Document generated on 06/02/2025 2:58 p.m.

À bâbord !
Revue sociale et politique

Recensions

Isabelle Bouchard, Philippe de Grosbois, Benoit Gaulin, Valentin Tardi and Myriam Boivin-Comtois

Number 84, Summer 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95234ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (print)
1710-2103 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bouchard, I., de Grosbois, P., Gaulin, B., Tardi, V. & Boivin-Comtois, M. (2020). Review of [Recensions]. *À bâbord !*, (84), 68–70.

Tous droits réservés © Isabelle Bouchard, Philippe de Grosbois, Benoit Gaulin, Valentin Tardi, Myriam Boivin-Comtois, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

RECENSIONS

LA CULTURE ENCLAVÉE, ART, ARGENT, MARCHÉ

Claude Vaillancourt, Montréal, Éditions Somme Toute, 2019, 290 p.

La culture est-elle en progression ? Qu'est-ce qui fait qu'une œuvre est plus populaire qu'une autre ? Comment se construit la popularité ? Le modèle de financement du Conseil des arts est-il une piste intéressante ? Est-il possible de résister au système qui tend à conformer la culture ? Est-ce que l'abondance en culture est un gage de qualité ? Le pari de la démondialisation de la culture est-il trop risqué ? Voici quelques questions développées dans le dernier essai de l'écrivain prolifique et engagé qu'est Claude Vaillancourt.

Vaillancourt dévoile la trame des conséquences d'un traitement néolibéral à un phénomène universel qui aurait dû en être protégé : « *le traitement que l'on donne à la culture est tributaire des choix de société faits partout dans le monde, plus spécifiquement de l'adhésion à l'idéologie néolibérale, qui occupe tout l'espace politique et économique. La culture se plie à ses règles, tout naturellement* ».

Dans le premier chapitre, l'auteur présente un surprenant paradoxe auquel la haute culture est exposée, soit son « *triomphe raté* » au moment même où elle aurait le plus de chance d'être accessible, abondante et de grande qualité. Dans ces conditions, le financement des artistes fait l'objet du second chapitre dans lequel est notamment présentée l'histoire fascinante du mécénat. Puis, on s'intéresse au parcours des œuvres d'art, notamment celui qui construit sa popularité par des effets algorithmiques. Le quatrième chapitre est, quant à lui, réservé au thème de la diversité en art, celle des artistes, celle des genres et des contenus.

L'auteur insiste notamment et avec raison sur la « *recette du conformisme culturel* » qui s'illustre par l'indéniable anglicisation. Devant ces tendances lourdes, l'auteur réfléchit aux conditions de survie de l'art « *impopulaire* » placé devant l'hégémonie de l'art industriel. C'est le moment idéal pour l'auteur d'exposer ce qu'il entend par le concept de « *haute culture* ». Les lecteurs apprécieront aussi l'analyse des styles musicaux, dont celle du formatage de la pop. La prise de position politique des artistes est l'objet du sixième chapitre. L'auteur y soulève le rôle social des artistes, dont celui de militant, et l'impossibilité de la neutralité. Avant de terminer l'essai, l'auteur aborde le sujet surprenant de la relation taboue qu'entretiennent les artistes avec leur argent, la bourse et la finance. Le détour dans des œuvres d'Honoré de Balzac et d'Émile Zola est très instructif. L'essai se termine par un dernier chapitre fort dans lequel Claude Vaillantcourt invite à plonger dans le postnéolibéralisme et suggère une piste prometteuse : la démondialisation de la culture.

Le caractère fouillé, complet, documenté et nuancé des assertions présentées est d'une telle rigueur et d'une telle clarté que l'ouvrage se distancie indéniablement du pamphlet pour s'incarner véritablement dans l'essai. Un essai fort, majeur et incontournable pour qui souhaite réfléchir à la place et au rôle essentiel qu'a occupé, qu'occupe et que doit occuper la culture à travers ses succès et ses entraves.

Isabelle Bouchard

GOUVERNER LA VILLE NUMÉRIQUE

Antoine Courmont et Patrick Le Galès (dir.), Paris, PUF, 2019, 108 p.

Lorsqu'on employait, dans les années 1990, le terme d'« autoroute de l'information », son emploi se voulait métaphorique. Internet et le numérique étaient alors un ailleurs. À l'orée des années 2020, le portrait est tout autre : le numérique est désormais imbriqué à nos sociétés, et plus récemment, à nos villes. Ce petit ouvrage collige des articles de chercheurs en sociologie et en science politique et rend compte de leurs analyses concernant « *l'entrée des villes dans l'ère du numérique* ». Selon les directeurs de l'ouvrage, c'est le téléphone intelligent qui initie une rupture importante, « *en connectant en permanence les individus à Internet et en leur permettant d'accéder à des services et à des informations en déplacement* ». C'est également via ces téléphones que l'accumulation de données s'accroît exponentiellement, données qui « *participent à la transformation du capitalisme urbain, amplifient le gouvernement des conduites et transforment les relations entre les acteurs de la gouvernance urbaine* ».

De fait, l'accumulation, le traitement et l'usage des données, qui est principalement accompli par des entreprises privées,

bousculent les autorités publiques et les forcent à modifier leur action, pour le meilleur et pour le pire. Thomas Aguilera, Francesca Artioli et Claire Colomb l'illustrent bien dans leur chapitre sur Airbnb, allant jusqu'à affirmer que «*la survie même de ces entreprises du numérique* [...] *dépend de leur capacité à influencer les normes à tous les niveaux de gouvernement*». Bilel Benbouzid, pour sa part, montre qu'en ce qui a trait aux logiciels de «*police prédictive*», «*l'enjeu principal est moins la prédiction des crimes qu'un management simplifié de l'action policière*». Derrière cet algorithme soi-disant intelligent se cache «*une rationalisation de l'administration dans la continuité du New Public Management*». Au fil de la lecture, on voit bien qu'au-delà des discours euphoriques et affairistes, les mal nommées «villes intelligentes» doivent faire l'objet de débats en profondeur. Ce bref ouvrage y contribue certainement, mais nous fait surtout prendre conscience de l'ampleur du travail de réflexion et d'action qui nous attend.

Philippe de Grosbois

MÉMOIRES VIVES
Edward Snowden, Paris, Seuil, 2019, 384 p.

Edward Snowden est ce lanceur d'alerte d'origine américaine maintenant célèbre pour avoir révélé les pratiques d'espionnage numérique de la NSA (National Security Agency). Issu d'une modeste famille de la classe moyenne de la banlieue de Washington, accroc très jeune (à 12 ans) des premiers ordinateurs personnels et du Web («*devenu mon aire de jeux, ma cabane dans les arbres, ma forteresse, ma salle de classe débarrassée des murs*»), Snowden se montre, dès les premiers chapitres de ses mémoires, nostalgique du Web 1.0 synonyme, selon lui, d'expérimentation et de créativité individuelles.

Retraçant l'histoire du net des trente dernières années, Snowden écrit qu'à l'anarchie heureuse des années 1990 (un Net «*fait par et pour les gens*») a succédé, à l'approche de l'an 2000, un Internet liberticide faisant de chacun de nous («*notre attention, nos activités, nos métiers, nos désirs*») un consommateur-source-de-plus-value *et* un citoyen sous surveillance continue. Et le 11 septembre 2001 sera l'événement-pivot rendant politiquement possible la surveillance de masse, «*par définition, beaucoup plus préjudiciable aux innocents qu'aux coupables*». Dorénavant, notre «*vie est devenue un livre ouvert...* [et] *la conscience seule ne sera jamais suffisante*». Nous avons des espions dans nos poches et des programmes sophistiqués appelés PRISM, TURMOIL, TURBINE, XKEYSCORE sont venus confirmer les intuitions de Gilles Deleuze sur nos sociétés fonctionnant «*par contrôle continu et communication instantanée*».

Lire ces mémoires vives est une expérience assurément atypique, en cette fin de décennie qui a vu s'accélérer – peut-être comme jamais auparavant dans l'histoire de l'humanité – le changement social, le rythme de vie ainsi que l'innovation technique (comme l'écrit Harmut Rosa). Particulièrement pour celui qui a lu récemment que Facebook «roulait» en 2018 à 6 millions de prédictions de comportements par seconde, que le marché des assistants vocaux installés dans les lieux privés et publics se développe à vitesse grand V et que des services de caméras de vidéosurveillance d'immeubles (d'Amazon pour ne pas la nommer) sont équipés d'outils de reconnaissance faciale (services reliés à la police de certains quartiers aux États-Unis). Comme si ce livre devenait, dès sa publication, une sorte de pièce de musée rendue obsolète par les avancées de cette technopolice capable de damer le pion à tous les législateurs de la planète (dans l'éventualité où la volonté politique ne serait pas une chimère comme l'ont prouvé, depuis 2013, les réformettes cosmétiques de la NSA!). De là, ce bizarre de malaise après avoir refermé la quatrième de couverture sur laquelle est inscrit en gros caractères: «RIEN NE SERA EFFACÉ».

En fait, c'est la troisième et dernière partie du livre qui est la plus intéressante: celle où l'on voit prendre peu à peu forme celui qui, en 2009, décide de «*s'infiltrer au cœur du réseau le plus sécurisé du monde pour trouver la vérité, en faire une copie, et le rendre public* [et qui] *devait réaliser tout ceci sans* [se] *faire prendre – c'est-à-dire sans être* [soi-même] *lu, écrit, exécuté.*» Et là, on ne peut qu'être admiratif de ce courage qu'il lui a fallu et qu'il lui faut toujours pour, depuis son exil en Russie, continuer la lutte pour la sauvegarde des libertés civiles. Oui, quel courage! Respect.

Benoit Gaulin

300 000 ANS POUR EN ARRIVER LÀ
Grégory Jarry et Otto T., Flblb, 2020, 136 p.

Tirer la langue: un plaisir jubilatoire dans notre monde de plus en plus ridicule. D'emblée, le nom de la maison d'édition revendiqué par les deux auteurs-éditeurs et cofondateurs, en 2002, de FLBLB reproduit une forme d'onomatopée: le bruit d'une langue outrageusement sortie en guise de dérision. «Mais pas que...», affirme le tandem! Grégory Jarry et Otto T. (Thomas Dupuis) ont commis ensemble plusieurs roman-photo, flip-books et bandes dessinées dont *Petite histoire des colonies françaises* qui, avec un humour bien noir, torpille l'arsenal dominateur des États;

ce livre est en voie de devenir un film d'animation adapté par ses auteurs.

En s'appuyant sur une bibliographie raisonnée (thermodynamique, mémoire indienne, collapsologie, effondrement, etc.), les auteurs soulignent que l'ensemble des indicateurs démontrent que le retour énergétique, la fiscalité et les inégalités s'accélèrent et s'emballent de manière catastrophique. Le parti pris du duo? Montrer ce constat dans une BD qui a tout sauf la langue de bois; l'humour s'avère dévastateur grâce au flash-back durant la période où nous étions chasseurs-cueilleurs et à une prise d'otages réalisée en temps réel par des «terroristes écologistes». Le style graphique est proche des personnages «allumettes», mais efficace au plan expressif puisqu' il est utilisé comme autant de petites bombes dans un univers narratif aussi resserré que redoutable.

La qualité de cet ouvrage est double: conjuguer un humour ravageur et un argumentaire, à la fois imagé et étayé, sur des sujets pourtant pas si faciles d'accès lorsqu'ils s'obscurcissent à travers le prisme du jargon institutionnel ou pseudo-savant. Ici, l'idéologie économique est mise à nu sans ambages!

Valentin Tardi

DÉCOLONISER LE CANADA

Arthur Manuel, Montréal, Écosociété, 2018, 352 p.

En 2015, le premier ministre Justin Trudeau a fait de son plan national de réconciliation avec les peuples des Premières Nations une des matrices principales de son programme politique. En 2020, qu'en est-il? Le gouvernement Trudeau doit mesurer ses paroles à la réalité. Il fait face à des clameurs provenant des quatre coins du pays et stimulées par le refus de huit chefs héréditaires de la Première Nation Wet'suwet'en d'autoriser la construction du projet Coastal GasLink sur leur territoire ancestral. L'essai *Décoloniser le Canada* d'Arthur Manuel permet notamment d'approfondir notre compréhension des enjeux liés à la crise des trains ferroviaires. En effet, le conflit est emblématique des obstacles observés dans la lutte des Premières Nations pour la reconnaissance de leurs titres fonciers territoriaux et pour leur droit à l'autodétermination face à l'État canadien et aux gouvernements provinciaux.

Dans son ouvrage, le défunt leader autochtone Arthur Manuel signe une autobiographie qui raconte près de 50 ans d'un militantisme acharné lui ayant été transmis par son père, le grand activiste George Manuel. L'auteur, né en Colombie-Britannique, cherche à la fois à brosser un portrait de la situation du temps présent et des combats qui restent à remporter, mais aussi à survoler l'expérience du peuple secwepemc. À travers l'histoire personnelle d'Arthur Manuel et celle, plus générale, de la nation secwepemc, on fait le pont avec le récit social des autres peuples du Canada et du reste du continent. Par exemple, on questionne la colonisation des Amériques et on en souligne l'usurpation des territoires autochtones: «*Les Amériques ont été dépeintes à l'origine comme* terra nullius *(territoire sans maître) sur les cartes européennes. La plupart du temps, pourtant, les Européens y étaient accueillis par des Autochtones, parfois dès leur arrivée. On a bien tenté de gommer cette réalité dérangeante en nous déclarant non humains, mais c'était là une théorie [théorie de la découverte] difficile à défendre à la longue, même chez les Européens*».

Arthur Manuel a fait appel à Naomi Klein et à Alexandre Bacon pour l'édifiante préface et a collaboré avec le grand chef Ronald M. Derrickson pour la postface.

Non seulement, le livre de l'activiste travaille à réajuster le tir du discours historique, dont l'élaboration demeure encore trop souvent la prérogative des groupes socialement favorisés, mais encore constitue-t-il un véritable message d'espoir destiné aux peuples des Premières Nations: «*Le chemin des peuples autochtones vers la décolonisation est déjà bien tracé. Aux autres habitants du Canada de choisir le leur*». Bref, c'est un livre dérangeant, mais lumineux. Il fait partie de ces livres qui laissent une puissante empreinte sur une conscience collective de plus en plus appelée à se redéfinir.

Myriam Boivin-Comtois